

Les présents passages sont extraits et traduits du livre « **Les âmes de peuples d'Europe** » de **Hans Erhard Lauer**. Il se présente comme une « **Tentative d'une psychologie des peuples européens** ».

Il est paru en 1965 et reste semble-t-il la référence ou un prolongement de ce qui a été fait par R. Steiner à travers plusieurs cycles.

Ces deux passages (il y en a un troisième que je n'avais pas vu et qui viendra plus tard) sont ceux où il s'intéresse plus particulièrement à la France et aux Français. Il faut bien sûr être prudent quand on ne dispose pas encore de la vue d'ensemble et de la « méthode » du propos d'ensemble de l'ouvrage. Car comme dans la caractérisation de trois domaines constituant la vie sociétale, c'est lorsqu'on commence à saisir correctement les interactions et interdépendances qu'on entre véritablement dans le propos et échappe à la caricature. Pour cela, tout l'ouvrage sera progressivement traduit.

Le propos tel quel peut quand même déjà donner à réfléchir concernant notre récit national... on peut aussi commencer à y confronter l'idée qu'on se fait de soi-même en temps que Français (voir se disant « anthroposophe »).

F. Germani, 12/10/2025, traduction v.01

60

[...]

France - Russie

D'une autre sorte que celui décrit précédemment est le contraste entre la Francité et la Russité. Il se manifeste avant tout dans la sphère purement politique et étatique.

La France se vante aussi de son individualisme. Mais celui-ci a un tout autre caractère que l'anglais. Il ne se manifeste que dans le façonnement de la sphère privée, et non dans la façon de former l'État. Celle-ci est beaucoup plus déterminée ici par ce que la francité est au plus haut degré individualiste comme

61

nation. Elle se perçoit dans son ensemble plus que chaque autre peuple comme une individualité nationale, à laquelle une vie propre vient s'ajouter aux côtés ou au-dessus des individualités particulières. C'est là que les Français s'efforcent d'accorder à cette individualité dans le monde, c'est-à-dire dans le cercle des nations, autant de pouvoir, d'influence et de prestige que possible. Et ils sont extrêmement sensibles au prestige de cette individualité nationale. Mais qui est le représentant visible de la nation française ? Pas le Français individuel, mais l'État français en tant que tel. Il n'a pas pour mission de protéger les droits et les intérêts des Français individuels, mais d'amener à valoir les conditions de vie et les exigences de la nation française dans le monde. La conception française de l'État est pleinement autre que l'anglaise ; elle rappelle davantage à celle de la Rome antique, pour laquelle l'État était la res publica, la personnification de l'universalité. Cette fusion/ce devenir un du peuple et de l'État a atteint son achèvement dans l'événement majeur de l'histoire française : la grande Révolution de 1789. C'est cette unité qui est comprise depuis lors en français sous le mot « nation ». Ce concept de nation ne s'applique toutefois au sens stricte uniquement à la francité, tout comme le parlementarisme seulement à la britannicité. Parce que pour la francité, l'État ne représente pas une simple com-



munauté d'individus, mais la nation, il lui est donc contraire, dans cette optique, le parlementarisme en tant que système de représentation des intérêts individuels. Il lui correspond plutôt le plébiscite : l'expression immédiate de la volonté de la nation tout entière. Ce que sa majorité manifeste comme volonté, peut être considéré comme sa volonté. C'est ce que déjà Rousseau décrivait comme la "volonté générale", dans laquelle la volonté de l'individu, "la volonté de tous" fondait pour ainsi dire ensemble C'est pourquoi le premier et le troisième Napoléon se sont laissés élire empereurs par plébiscite. Et c'est aussi ce dernier qui, en 1860, a laissé décider par « référendum » leur appartenance à l'État dans les principautés de Parme, de Modène et de Toscane lors de la libération de l'Italie de l'Autriche, une méthode qui a ensuite été aussi pratiquée dans divers territoires après la Première Guerre mondiale. Et pour la même raison, de Gaulle aussi a dépossédé le Parlement de ses pouvoirs dans la cinquième République et rétabli le plébiscite pour les décisions importantes. Comme l'État en France représente la nation, le chef de l'État représente à son tour cet État lui-même. C'est pourquoi Louis XIV pouvait dire de lui-même : « L'État, c'est moi. » Depuis que, lors de la grande révolution, le peuple et l'État se sont complètement fondus en une seule entité, le chef de l'État peut se considérer en même temps comme le représentant de la nation ; il serait donc tout à fait conforme à la conception que de Gaulle a de lui-même s'il détournait la parole

62

du Roi-Soleil en disant : « La nation, c'est moi. » Puisque l'individualisme national est pour la France un trait insurmontable de son caractère de peuple français, c'est pourquoi son chef de l'État actuel s'oppose à l'intégration des États européens dans un État paneuropéen et prône/propage une « Europe des patries ». Et c'est pour la même raison qu'il a aussi rendue réversible l'intégration militaire trop poussée pour sa propre conception de la France, dans l'OTAN, et créé une force de dissuasion nucléaire française.

À l'inverse, la russité représente aussi en relation nationale un collectivisme en ce sens que ce n'est pas la vie individuelle d'un peuple particulier qui lui apparaît, mais l'union/le rassemblement de toute l'humanité en une communauté fraternelle qui constitue le but ultime de l'existence/être-là. Le Russe est, parmi tous les Européens, celui qui est le plus enclin à voir immédiatement en chaque homme, quelle que soit sa nationalité, un frère en humanité. Ici, sa disposition de peuple coïncide avec ce qui, comme mentionné au premier chapitre, a été implanté par le christianisme dans l'humanité comme un germe d'une communauté englobant toute l'espèce humaine. Et comme l'amour universel enseigné par lui a fondé l'impulsion chrétienne pour surmonter l'égoïsme individuel, le Russe aperçoit aussi pour les peuples le but suprême de l'aspiration dans le dépassement de l'égoïsme national. S'il a fondé dans son régime communiste actuel — bien que d'abord dans un reflet déformé par une vision du monde matérialiste — une organisation sociale basée sur l'idée de communauté fraternelle, il est donc tout à fait naturel pour lui de concevoir cette communauté comme non seulement nationale, mais aussi humaine, c'est-à-dire internationale. C'est la raison pour laquelle le communisme russe vise, d'après son essence et dès le début, à une révolution communiste mondiale, par laquelle tous les peuples seraient délivrés du mal de l'exploitation capitaliste et intégrés dans la communauté fraternelle qu'il a fondée. Un « national-socialisme », comme celui d'Hitler, doit lui



apparaître comme un paradoxe en soi. Mais pour sa propre nation, la tâche la plus importante est de se sacrifier en tant que nation sur l'autel de cette communauté humaine. C'est pourquoi l'État russe actuel est le seul au monde dont la désignation ne fait pas référence au peuple qui le porte, puisqu'il s'appelle « Union des républiques socialistes soviétiques ». Et c'est ainsi qu'en Russie, on ne parle plus du peuple russe, mais du peuple soviétique, de l'homme soviétique, du politicien soviétique, de l'artiste soviétique, etc.

63

Justement ainsi comme en ce sens, il a sacrifié sa propre existence nationale à un idéal supérieur il doit sembler à la russité aussi comme un égoïsme national injustifié excessif, quand d'autres peuples veulent à tout prix préserver l'existence nationale. Bien que la brutalité impitoyable qui a conduit le communisme russe à dépouiller une série d'États d'Europe centrale et orientale de leur existence nationale après la Seconde Guerre mondiale ne doive en aucun cas être embellie ou excusée, cette démarche se laisse, quand même au moins pour part, expliquer par le fait que la russité le n'a aucun sens pour l'être propre national. Évidemment il ne devrait pas avec cela être prétendu que lui-même serait pas aussi depuis un certain temps déjà fortement atteint de nationalisme. Nous vivons justement depuis un siècle et demi à l'ère du nationalisme. Cependant, cela ne constitue pas une preuve contraire que ce vice est le moins adapté au caractère de peuple russe. C'est ce que ses plus importants représentants ont eux-mêmes déclaré. Si nous citons ici quelques phrases du célèbre discours que Dostoïevski a prononcé en 1880 à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pouchkine à Moscou, il est révélateur qu'en dépit de la manière exagérée et fortement teintée de nationalisme avec laquelle Pouchkine est célébré, l'élément essentiel de la russité est précisément sa propension à l'universel et à l'humanité :

« Il n'y a jamais eu de poète qui ait absorbé le monde entier comme Pouchkine. Cependant, ce n'est pas la capacité d'assimilation en général qui est ici étonnante, mais sa profondeur incroyable, l'identification complète de son esprit à l'esprit de peuples étrangers, la transformation presque parfaite et donc si étonnante, un phénomène qui ne s'est jamais reproduit chez aucun autre poète. En effet, nous ne la trouvons que chez Pouchkine, et en ce sens, il est une apparition sans précédent et, selon nous, prophétique. car c'est précisément là que s'est exprimée sa force nationale russe, le moment national de notre avenir, qui n'est pas encore apparu dans le présent et qui, ici, s'est exprimé pour la première fois de manière prophétique. Car sinon, où serait la force de l'esprit du peuple russe, sinon dans sa quête d'universalité et d'humanité universelle ? En effet, que signifie pour nous la réforme de Pierre le Grand ? Elle n'était pas seulement une appropriation extérieure des vêtements européens, . Les mœurs, les inventions et la science européenne... C'est alors que ce désir s'est manifesté : une réunification vivante des humains, une unification universelle, disons ! Pas de manière hostile, mais amicale, avec toute notre affection, nous avons accueilli dans notre âme le génie, l'esprit créateur des peuples étrangers, de tous les peuples, autant qu'il y en avait, sans

64

faire des distinctions raciales et préférer les uns aux autres, alors que notre instinct comprenait presque dès le premier pas les contradictions, évaluer l'étranger et ex-



cuser les différences : c'est ainsi que nous avons prouvé notre capacité et notre inclination à réunir tous les peuples de la grande race aryenne. Oui, la détermination de l'humain russe est incontestablement universelle. Devenir un vrai Russe, un Russe entier, c'est peut-être seulement devenir un frère de tous les humains, un humain universel, si vous voulez. Oh, toute notre division entre slavophiles et occidentaux n'est qu'un grand malentendu, bien que nécessaire historiquement. Un vrai Russe tient l'Europe et le destin de toute la grande race aryenne aussi chère que la Russie elle-même, car notre destin est précisément l'incarnation de l'idée d'unité sur Terre, et non pas d'une unité conquise par l'épée, mais d'une unité réalisée par la puissance de l'amour fraternel et de notre aspiration fraternelle à la réunification de l'humanité.»

Plus clair, plus pur, plus sobre et plus critique que Dostoïevski, Soloviev, le plus grand philosophe russe, a présenté dans ses écrits politiques la tâche de la Russie. Nous citons quelques phrases de son ouvrage sur « La question nationale en Russie » (1888) : « Du point de vue de l'égoïsme national, qui domine aujourd'hui la politique absolument, un peuple est un tout particulier qui trouve son épanouissement en lui-même, et dont l'intérêt propre est la loi suprême. La morale exige avant tout d'un peuple qu'il renonce à cet égoïsme national, qu'il dépasse ses frontières naturelles et qu'il sorte de son existence particulière. Un peuple doit se reconnaître pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire comme une partie de l'ensemble du monde. Il doit exprimer sa solidarité avec tous les autres éléments vivants de ce tout, c'est-à-dire sa solidarité avec tous ceux qui comprennent pleinement les intérêts les plus élevés de l'humanité, et il doit servir non pas ses propres intérêts, mais précisément ces intérêts, en fonction de ses forces nationales. Une telle auto-dénégation morale d'un peuple ne peut en aucun cas se produire soudainement et brusquement... Ainsi, le passé du peuple russe nous offre deux moments principaux d'auto-renoncement national, à savoir l'appel des Varègues et les réformes de Pierre le Grand. Ces deux grands événements, qui n'avaient d'importance que pour l'ordre extérieur de l'État et pour la culture extérieure, n'étaient que la préparation de l'acte décisif et pleinement conscient de renoncement national à soi-même, qui devrait se produire à l'avenir... Certes, les fruits qu'un système d'État des Varègues et une culture de Saint-Pétersbourg ont portés ne sont pas quelque chose de définitif et d'absolument précieux, car ni la

65

fondation d'un État puissant ni la création poétique ne peuvent remplir la vie d'un peuple chrétien par . Les objectifs de la Russie ne se trouvent pas ici, mais dans une activité beaucoup plus immédiate et globale au service du christianisme, pour lequel l'État et une culture extérieure ne peuvent être que des moyens pour un but. Nous croyons que la Russie a une tâche religieuse à accomplir dans le monde... Pour un peuple chrétien, le salut suprême est l'incarnation du christianisme dans la vie elle-même, la création d'une culture chrétienne englobant toute l'humanité. C'est notre devoir en tant que chrétiens et en tant que patriotes de servir cette œuvre...»

66

[...]

136



Comme les caractères nationaux des Italiens et de l'hispanité sont liés aux premières hautes cultures historiques de l'orient, ainsi celui de la francité présente un rapport interne avec l'Antiquité gréco-romaine. L'âmité de raison synthétique et tranquille/de cœur lui donne son empreinte. Cette survivance de l'Antiquité méditerranéenne dans la francité s'extériorise dans de nombreux traits de la culture et de l'histoire d'État françaises. Tout d'abord une fois dans ce que la vie d'État en tant que telle ne joue un rôle aussi important dans aucun des peuples modernes/récents qu'en France. Ce rôle dominant tout avait déjà pour conséquence au XVI^e siècle que le juriste d'état français Jean Bodin a proclamé et justifié/fondé le principe de la souveraineté absolue de l'État. En ce que celui-ci a alors aussi

été repris par les autres États plus récents, a conduit à cette toute-puissance de l'État et à l'expansion hypertrophique de ses compétences, qui caractérise l'histoire moderne et qui, de manière significative, fait obstacle aux tentatives de notre siècle de restreindre les droits de souveraineté des États individuels au profit d'organisations supranationales, et ce, de manière descriptive de côté français, pose tout de suite pour l'instant des obstacles presque insurmontables dans le chemin. Le français, comme la langue qui donc à l'état s'élevant à l'autoritarisme absolu, est donc devenue la langue internationale de la diplomatie. Le rapport cité se atteste plus loin de ce que, comme pour les Grecs et encore plus pour les Romains, l'humain était identique au citoyen d'État (*civis romanus*), ainsi en France, au cours de l'histoire moderne, le citoyen est devenu le type national français. Il est d'abord (en tant que bourgeois) le type de l'humain moyen, caractérisé par un certain niveau d'instruction spirituelle-littéraire, d'honnêteté et de droiture, tout comme un certain niveau de prospérité économique, en bref : le représentant de la classe moyenne. Tandis qu'il est par exemple un type apolitique en Allemagne et qu'il le soit resté jusqu'à aujourd'hui, en France, il représente en même temps un type politique, notamment le porteur de l'État représentant la nation dans son ensemble. Et ainsi c'était donc seulement la conséquence logique de tout cela qu'il s'emparait du pouvoir de l'État français au sommet de l'histoire française : dans la grande Révolution, et, en éliminant l'ancienne hiérarchie des classes, il transformait tous les Français en citoyens. L'abbé Sieyès identifie quand même déjà, au début de la Révolution, dans son célèbre tract, le tiers état, c'est-à-dire la bourgeoisie/citoyenneté, avec la nation.

Dans une forme plus générale, ce même principe fondamental se manifeste dans l'importance cruciale qui revient à la « société » en France. Le Français, aussi individualiste qu'il aimerait se comporter, se sent quand même en première ligne comme membre de la « société ». C'est pourquoi la France est devenue au XIX^e siècle le berceau de la sociologie, la science de la société (Saint-Simon, Auguste Comte). Et ce que signifie le roman d'éducation pour la littérature allemande, c'est le roman de mœurs et de société pour la littérature française (Balzac, Zola, entre autres).

Tout cela est immédiatement lié au caractère décisif que l'idéal a gagné pour le



nité, c'est sans aucun doute le médian qui a joué le rôle le plus important.

138

Oui, on a la permission d'affirmer que l'idéal d'égalité n'a jamais été proclamé avec un tel pathos et trouvé un écho aussi important que pendant la Révolution française.

Avec l'idéal mentionné précédemment est en même temps aussi déjà présenté un autre aspect dans lequel la Francité se présente comme l'héritière, en particulier de la Rome antique : son talent juridique unique parmi les peuples de l'Europe moderne. Ce qui est juste et équitable est ce qu'il estime le plus. Comme tout Italien et tout Espagnol porte en lui une inclination pour le sacerdoce, tout Français porte en lui une inclination pour le droit, pour la défense/l'avocat. Tandis que dans le nord de la France, le droit coutumier germano-franc a perduré jusqu'à la fin du Moyen Âge, dans les parties restantes du pays, le droit romain, en même temps que le canonique, était déjà en vigueur depuis le XII^e siècle (donc environ 250 ans plus tôt qu'en Allemagne). Depuis lors, Paris fût le principal lieu de soins pour les deux. La codification du droit a commencé sous François I^{er} et s'est achevée pour l'essentiel sous Napoléon avec le Code civil. Avec ce dernier corpus de lois, la France a offert à la communauté internationale un équivalent du Corpus juris Justinians, en s'inspirant de son esprit. Car il a acquis la même importance que le premier pour le monde ancien. Il est resté valable jusqu'à aujourd'hui non seulement dans tous les pays romans d'Europe, mais aussi dans toute l'Amérique latine ; il a aussi exercé une grande influence sur le développement moderne du droit allemand. La faculté de droit de Paris compte encore aujourd'hui le plus grand nombre d'étudiants étrangers du monde entier, tout comme aussi la science du droit des peuples/international de la France a prétendu jusqu'à actuellement à la position dirigeante.

L'État français est strictement centralisé et, depuis la création des différentes académies par Richelieu et Colbert, est devenu de plus en plus le gestionnaire de la vie spirituelle de la nation. La grande révolution a finalement entraîné la nationalisation de l'enseignement et même celle de l'Église catholique, qui a toutefois été annulée un siècle plus tard. Tout cela correspond à ce que Paris forme le centre politique et spirituel de la France dans une mesure que l'on ne retrouve dans aucune capitale d'un quelque autre pays européen. Et comme l'État représente vers l'intérieur la puissance déterminante en France, ainsi y réside aussi la tendance à jouer un rôle prépondérant/donnant le ton vers dehors, c'est-à-dire dans le cercle des nations européennes, oui à conquérir une position dominante. Depuis que la Francité est entrée dans l'âge de sa maturité vers 1600, cette tendance est restée la constante de sa politique étrangère à travers les époques de Richelieu, Louis XIV, les deux empires, après les deux guerres mondiales de notre siècle jusqu'à aujourd'hui.

139

Elle a contribué de manière significative au grand nombre de guerres qui ont été menées en Europe depuis lors et a laissé la francité devenir la nation la plus belliqueuse parmi les peuples européens modernes. Louis XIV a été le premier à introduire des armées permanentes casernées et à uniformiser l'armée le militaire. Les désignations pour les grades/charges militaires, les unités et les catégories d'armes sont toutes d'origine française. Pendant la grande Révolution, le principe du service militaire national général a aussi été tout d'abord proclamé en France, et réalisé, qui a depuis remplacé le système antérieur des mercenaires dans la plupart des autres



États européens. La quête de renommée guerrière (gloire) est justement ainsi caractéristique pour les Français comme il fût pour les Romains de l'Antiquité. Et ainsi, l'Arc de Triomphe de Paris, qui était destiné à glorifier les victoires de Napoléon, le plus grand héros de guerre français, forme un pendant équivalent aux arcs de triomphe que les empereurs romains s'étaient jadis laissé ériger. Napoléon prend dans l'histoire française une place comparable, à certains égards, à celle de César dans la romaine. Tout comme celui-ci a transformé la République romaine en Empire, celui-là a transformé la République française, à peine née, en un Empire. L'intention qu'il poursuivait avec cette fondation était de rétablir le Saint-Empire romain germanique, qui, pour autant qu'il avait été une telle « nation allemande », justement ainsi avait sombré à cela d'être frappé à mort sous ses coups militaires, de nouveau ériger/remettre debout en tant que telle « nation française » et de l'étendre sur l'Europe, comme autrefois le monde antique était uni dans l'Empire romain païen. C'est ainsi qu'il conféra à son fils, dès sa naissance, le titre de « roi de Rome ». Mais aussi déjà le « consulat », qui précéda son empire, les légions et leurs étendards étaient calqués sur les modèles de la Rome antique.

Passons maintenant à la vie spirituelle de la France, elle se caractérise par une domination unique de la raison/ratio, la raison analytique. Déjà au Moyen Âge, l'université de Paris était, pendant des siècles, le lieu central de la philosophie scolastique, qui se mouvait dans la mesure la plus éminente dans l'élément des distinctions intellectuelles/à mesure de raison, des argumentations, des déductions. Le père de la philosophie moderne, Descartes, qui était en même temps un mathématicien éminent et qui cherchait à fonder et à construire la philosophie sur le modèle des mathématiques, fût en même temps le fondateur du rationalisme philosophique. Seule la connaissance qui est à saisir de manière « claire et distincte » comme les concepts mathématiques devrait pouvoir valoir comme connaissance. Les perceptions sensorielles lui semblaient être purement sombres et

140

confuses représentations et par cela no appropriées pour former la base de la connaissance. Mais comme la raison purement analytique et logiquement argumentative ne suffit pas pour pénétrer dans "l'essence" des choses, c'est-à-dire du monde, le rationalisme en France est presque toujours associé à un manque de confiance dans les capacités de la raison, ce dont résulte généralement un scepticisme philosophique. Chez Descartes déjà, ce manque de confiance se fait valoir en ce qu'il ne trouve pas le pont entre la conscience de soi humaine au monde par les propres forces de connaissance de la première, mais seulement par le biais/détour par Dieu,



quité, qui avait saisi le divin comme Logos ou comme « Nus » (Anaxagore), c'est-à-dire comme une raison analytique universelle/des mondes imprégnant le monde.

Avec cet élément de raison analytique, le caractère du peuple français — et c'est ce qui rend d'abord ce tableau complet — se trouve entièrement fusionné avec celui de la sensibilité/puissance d'âme tranquille/de cœur. Cela se révèle/manifeste dans le charme particulier qui caractérise tout ce qui est français, dans le sens pour la forme, de la parure, de la décoration que révèlent toutes les manifestations de la vie française, dans la sensibilité de la francité pour son prestige, non enfin dans le rôle particulier que joue l'amour, mieux dit l'amour, dans la vie française, bref — ainsi pourrait-on dire résumant — : dans les caractéristiques de sorte féminines que ce caractère national présente. Et ceux-ci sont si marquants que dans la caricature politique, la France apparaît aux côtés de l'anglais John Bull et de l'allemand Michel comme Marianne, coiffée du bonnet phrygien/jacobin. On supporte donc quand même aussi les extravagances politiques temporaires de la France, comme les caprices changeants d'une femme ! Et ainsi, aux traits masculins, voire martiens, qui se manifestent dans les faits mentionnés précédemment, s'ajoutent, dans ceux qui doivent être mis en évidence maintenant, des traits féminins, vénusiens. Il convient de noter que l'endroit où sera construite plus tard l'une des plus vénérées cathédrales

141

de France, à Chartres, se trouvait avant l'ère chrétienne un centre cultuel celtique dédié à la Virgo paritura, - la Vierge qui va enfanter. Il est permis de continuer à rappeler l'importance considérable du culte marial pratiqué en France au Moyen Âge, dont témoignent encore aujourd'hui les nombreuses cathédrales consacrées à Notre-Dame, notamment celle de Paris. La culture des troubadours dans le sud de la France, dont la poésie des troubadours s'est aussi répandue en Italie et en Allemagne, s'inscrit aussi dans ce contexte. À cette époque, les cours d'amour y étaient en plein essor, où le service de l'amour courtois était cultivé sous sa forme la plus noble et la plus délicate. Ainsi alors cependant à mentionner ici la jeune fille d'Orléans, Jeanne d'Arc, qui n'est pas devenue sans raison la sainte patronne de la France. En effet, ce qui est significatif et révélateur, ce n'est pas seulement qu'il s'agissait d'une jeune fille à qui la France doit sa survie dans une situation où son existence en tant qu'État était menacée de disparition en raison d'une longue et malheureuse guerre, et ce, grâce à des actes miraculeux issus de sources de force irrationnelles, incompréhensibles par la raison analytique, mais seulement perceptibles par une âme tranquille croyante ; mais aussi que ces actes miraculeux étaient des actes de guerre, grâce auxquels cette jeune fille, comme le dieu de la guerre lui-même, a joué un rôle décisif dans l'histoire. Et ainsi, cette figure incarne de manière étrange, oui de sorte particulière,, une symbolisation les deux côtés du caractère de peuple français.

Dans une forme qui appartient déjà à la pleine décadence du service de l'amour d'autrefois, la part de la composante féminine au caractère de peuple apparaît dans ce que, dans le temps de déclin/d'échéance du pouvoir royal/de la royauté, la France est gouvernée/régie par les maîtresses de ses régnants. Et enfin, également sous une forme problématique, cet élément se fait valoir à nouveau en temps plus récent dans le miracle de Lourdes, qui est également lié à une fille à qui est apparue la « Dame » ;



gné/décrit par ses propagandistes/propagateurs comme la source des guérisons miraculeuses qui ont fait de Lourdes le plus grand lieu de pèlerinage du pays.

Les deux éléments mentionnés ne forment pas quelque peu dans l'essence française une polarité qui se transforme parfois en opposition, comme celle que nous avons considérée pour le caractère national espagnol et, d'une manière un peu différente, pour le caractère national italien ; ils sont plutôt, comme déjà mentionné, les deux côtés d'un tout absolument uniforme. Comment donc absolument l'essence de la France semble par soi-même le plus souvent comme un tout reposant en soi, se suffisant à soi-même. Ce reposant en soi équilibré a

142

son reflet/image-miroir dans le territoire colonisé par la francité. Comme ses frontières se rapprochent donc aussi le plus de la forme circulaire qui est en soi immobile, ainsi le montre aussi (peut-être à l'exception de la Russie) plus que tous les pays d'Europe la plus grande variété d'opposés en équilibre harmonieux : climat du nord et du sud, caractère côtier et continental, plaines, montagnes moyennes et hautes. Une opposition qui génère du mouvement et des confrontations n'entre dans cet équilibre en soi que par cet élément auquel, en tant que peuple moderne, la France a également sa part : celui de l'âme de la conscience. Car, tout comme dans la musique, deux notes voisines produisent tout de suite la dissonance de la seconde, il existe une « dissonance » excitante, difficile à supporter, entre les éléments immédiatement « voisins » de l'âme de la raison analytique et l'âme de la conscience.

Cette dissonance s'est manifestée dans l'histoire française lors de la guerre de Cent Ans, où la France a failli être dépouillée de son existence étatique par l'Angleterre, qui, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, représente le représentant le plus pur de l'âme de la conscience, et n'a été sauvée de sa disparition/perte que par l'apparition miraculeuse de la Vierge d'Orléans. Cette dissonance s'est manifestée une seconde fois à l'époque de la Révolution et de Napoléon. Les Lumières française du XVIII^e siècle se tenaient donc entièrement sous l'influence anglaise. Les idées de Voltaire, Rousseau comme aussi Montesquieu, qui ont déterminé la Révolution, provenaient d'Angleterre. La Révolution elle-même était une tentative d'amener les impulsions de l'âme de la conscience à percer à l'intérieur de la francité. La première constitution révolutionnaire de 1791 était celle d'une monarchie constitutionnelle sur le modèle anglais. Mais la France s'avéra comme sol inapproprié pour cette forme d'état. C'est pourquoi la Révolution a dû échouer et finalement se transformer en dictature de Napoléon, d'abord sous la forme du Consulat, alors comme l'Empire, qui a restauré, sous une autre forme, l'absolutisme de la monarchie/royauté française antérieure. Mais cette période de sommet de l'histoire française coïncidait en même temps avec sa deuxième confrontation guerrière décisive avec l'Angleterre. Car c'est elle qui a été le fil conducteur/rouge de toutes les guerres de Napoléon. Cette fois, la France n'allait pas perdre son existence en tant qu'État, mais son empire colonial américain et pour toujours sa suprématie sur l'Europe. Trafalgar signifia la fin de sa puissance sur mers, Sainte-Hélène celle des rêves de domination continentale de Napoléon.

Enfin, de nos jours, nous l'avons vécu comment de Gaulle a été celui, qui, à

143

l'Angleterre a décliné la porte devant le nez pour l'entrée dans la communauté européenne.



nomique européenne, parce qu'il entreprend une fois de plus, à une époque qui exige autre chose que des rivalités de pouvoir entre les nations européennes, la tentative anachronique de dominer politiquement l'Europe.

Sur la dissonance qui règne entre les éléments d'âme représentés par la francité et la britannicité indique aussi Madariaga dans son livre déjà cité à plusieurs reprises (p. 129 et suiv.) : « À quel point la France et l'Angleterre vivent-elles éloignées proche l'une de l'autre ! Les Français et les Anglais, peut-être plus proches et plus éloignés que tous les autres couples de peuples européens, sont à la fois d'intimes amis et d'âpres adversaires, différents et semblables, toujours désireux de se comprendre, et pourtant toujours en conflit ... L'opposition reposant profondément exclut presque toute entente durable, parce que manque la possibilité de compréhension mutuelle. L'empirisme inguérissable de l'Anglais et le rationalisme tout aussi inguérissable du Français sont des positions préformées qui semblent si inconciliables qu'elles leur rendent presque impossible de se comprendre, voire même de se garder de se soupçonner mutuellement. En ce qui concerne le caractère, les Français et les Anglais commencent donc par un paradoxe qui semble les prédestiner dès le départ à l'opposition, sinon à l'hostilité ... »

